

Génie de l'Inde

SYLVAIN LÉVI

Génie de l'Inde

Edition établie par
ROLAND LARDINOIS

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

LA décision qui appelle à la chaire d'Eugène Burnouf¹ un élève d'Abel Bergaigne est un nouvel hommage à la mémoire du maître tant aimé qui a soutenu dignement le renom de l'indianisme français et qui a ressuscité, dans une autre enceinte, l'enseignement sévère et fécond de son glorieux devancier. Qu'il me soit permis de lui renouveler publiquement l'hommage pieux d'une reconnaissance fidèle. Il m'est particulièrement doux d'associer à cette chère mémoire dans un sentiment de respectueuse gratitude le nom des deux savants qui par leur noble désintéressement et par leur concours spontané m'ont permis de briguer et d'obtenir les suffrages bienveillants du Collège de France. Je me reprocherais de manquer à un devoir si je négligeais de remercier aussi l'Ecole des hautes études et la Faculté des lettres : leur indulgence a fait passer prématurément l'élève

Ce texte, inédit, reproduit celui de leçon inaugurale de la chaire de langue et littérature sanscrites délivrée au Collège de France le 16 janvier 1895.

© Editions Allia, Paris, 2008.

1. Pour les noms propres et les références citées par Sylvain Lévi, voir le dictionnaire en annexe (toutes les notes sont de l'éditeur).

encore novice au rang des maîtres, et si neuf années d'un enseignement qui n'a pas été sans fruit me valent aujourd'hui une récompense si haute, c'est un bienfait nouveau que je leur dois.

Il y a quatre-vingts ans, à pareil jour, le 16 janvier 1815, Antoine-Léonard de Chézy inaugurait l'enseignement de la langue et de la littérature sanscrites au Collège de France, en même temps qu'Abel Rémusat inaugurait l'enseignement de la langue et de la littérature chinoises. Une ordonnance de Louis XVIII, signée de son château des Tuileries, le 29 novembre de l'an de grâce 1814 et du règne le 20^e, venait de créer simultanément les deux chaires. Le hasard rapprochait à leur berceau deux études destinées à se prêter un mutuel secours. La rencontre singulière, qui introduit un débutant dans la chaire de Chézy le jour même où il en prit possession, m'engageait naturellement à rappeler un anniversaire qui me touche ; mais la date du 16 janvier 1815 n'intéresse pas seulement le biographe ou le lointain successeur de Chézy : elle marque la consécration légale de l'indianisme, admis pour la première fois au rang des sciences officielles en Europe.

Trente ans plus tôt, l'Occident connaissait à peine le sanscrit de nom. Un petit nombre de missionnaires éminents avait, depuis le XVII^e

siècle, pénétré les savantes complications de la grammaire sanscrite ; plusieurs, surtout des jésuites, s'étaient initiés aux doctrines et aux littératures indigènes. Le père Robert de Nobili avait si bien réussi à copier les brahmanes qu'il se vit accuser d'être entré dans leur caste ; soupçonné d'hérésie, il réussit du moins à établir victorieusement l'innocence dogmatique de son stratagème. Le père Pons, un Français, posté dans l'Inde après le traité de Ryswick, soutenait en sanscrit des controverses contre les brahmanes et devinait l'origine grecque de leur système astronomique. Un autre Français, le père Cœurdoux signalait les affinités du sanscrit avec le grec et le latin et affirmait la parenté originelle des hindous et des peuples classiques. Le père Beschi, un Italien comme Robert de Nobili, donnait le spectacle extraordinaire d'un Européen compté parmi les meilleurs écrivains tamouls. Le chapelain Abraham Roger, Hollandais et luthérien, publiait en 1651 "cent proverbes du payen Barthrouherri traitant du chemin qui conduit au ciel, cent de la conduite raisonnable parmy les hommes", traduits par l'auteur sur une version portugaise due au brahmane Padmanâbha. Indifférent aux beautés littéraires du poète indien, Roger se félicitait seulement d'avoir "ouvert la porte pour

parvenir à la connaissance du paganisme caché”. Le zèle religieux frappait de stérilité les connaissances les plus solides, les plus heureuses découvertes ; l'étude des langues orientales, tant qu'elle restait l'apanage de l'Eglise, était réduite à servir la foi comme un instrument de controverse et de propagande.

L'orientalisme salue avec respect les précurseurs laborieux qui lui ont frayé la voie ; il ne les reconnaît pas pour ses fondateurs ni pour ses maîtres. Par une de ces apparentes contradictions où se cache toute vérité, il était réservé à la philosophie sceptique et rationaliste du XVIII^e siècle de féconder l'œuvre des missionnaires et de faire éclore une science nouvelle. Dans leur lutte acharnée contre la tyrannie des dogmes reconnus, Voltaire et les Encyclopédistes pensèrent trouver en Orient des auxiliaires maniables. Les antiques civilisations de l'Inde, de l'Iran, de la Chine, nées et grandies en dehors des influences bibliques, et laissées imprudemment à l'écart de l'histoire universelle, allaient servir à revendiquer les titres et les droits de la raison humaine. Zoroastre, Confucius, les brahmanes se virent invoqués – fortune inattendue ! – comme des noms familiers et des autorités indiscutables. L'ironie subtile de Voltaire se plaisait à conclure le *Siècle*

de *Louis XIV* par le chapitre imprévu des “Disputes sur les Cérémonies Chinoises” ; c'est encore Voltaire qui fit connaître au public l'*Ezour-Védam*, cet adroit pastiche des *Purânas* hindous, où la critique des philologues a reconnu la main de Nobili. L'ouvrage venait des papiers de Barthélémy, second membre du conseil de Pondichéry ; M. de Modave en apporta des Indes une copie dont il fit présent à Voltaire qui l'envoya en 1761 à la Bibliothèque royale. Voltaire le présentait, et de bonne foi, comme un livre “traduit du *samscretan* par le grand prêtre ou archi-brahme de la pagode de Cheringham, vieillard respecté pour sa vertu incorruptible”¹. Le prétendu archi-brahme était un jésuite, et l'original *samscretan* ou sanscrit n'avait jamais existé. Etrange et profond symbole qui associe comme complice à la pieuse

1. Voltaire écrit : “Le grand-prêtre de l'île de Sheringham, dans la province d'Arcate (...) était un vieillard de cent années, respecté pour sa vertu incorruptible. Il savait le français, et rendit de grands services à la compagnie des Indes. C'est lui qui traduisit l'*Ezour-Védam*, dont j'ai remis le manuscrit à la bibliothèque du roi.” Voltaire, *Précis du siècle de Louis XV*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Garnier Frères, 1878, vol. 15, p. 326, note 1.

fraude d'un missionnaire l'auteur du *Dictionnaire Philosophique* !

Issu d'une collaboration aussi hétéroclite, l'orientalisme a pu combiner harmonieusement deux tendances contraires. Il a réalisé le rêve des âmes simples qui pensaient retrouver partout les reflets ternis mais visibles encore de la révélation primitive, qui reconnaissaient Abraham dans Brahma, et "madame Sara" dans le nom de son épouse Sarasvatî ; il a répondu aux espérances des Encyclopédistes en rendant à l'esprit humain ses archives perdues et son histoire oubliée. Comme le dieu Vishnu, il a presque dès sa naissance couvert en trois pas le monde antique : l'Inde des Védas, l'Egypte et l'Assyrie. Emprisonné par une classification artificielle dans des limites fictives, il a fait éclater ses cadres, et rattaché l'Occident d'où il sortait à l'Orient où on prétendait le bannir. Avec le concours de la linguistique qu'il avait suscité, il a commencé par réunir dans une seule famille les peuples de l'Europe, de la Perse et de l'Inde. Il a changé la face de l'histoire de l'humanité. Il a abattu les vaines barrières où s'enfermait l'orgueil des civilisations autochtones ; il a montré les nations les plus distantes unies dès l'aube des temps par des rapports continus, les idées en marche avec les caravanes, échangées avec les marchandises ; le génie des races a cessé de

passer pour le fruit spontané du sol doué par une grâce mystérieuse de qualités natives : l'historien y a reconnu un peu d'influences réciproques où chaque peuple donne et reçoit en retour, un aspect mobile et ondoyant de l'immense collaboration où s'épure et s'élève le génie de l'humanité.

La guerre de Sept Ans, qui ravit l'Inde à la France, lui déroba l'honneur de fonder l'indianisme. L'héroïque conquérant du *Zend-Avesta*, Anquetil Duperron, se proposait de visiter, après les destours de Surate, les brahmanes de Bénarès et de leur arracher le secret des Védas. La guerre l'obligea à hâter son retour. Rentré en France, il n'y recueillit longtemps pour prix de ses efforts et de ses travaux, que l'indifférence ou la risée. Trente ans après le violent pamphlet où William Jones tournait en ridicule, au nom du bon sens, l'auteur et le traducteur du prétendu *Zend-Avesta*, la version latine de l'*Oupnekhat*, si fidèle, si scrupuleuse et si intelligente passait inaperçue : l'étrangeté volontaire d'un latin hybride, l'originalité subtile et sublime à la fois de la pensée indienne effrayèrent les plus hardis. Le fameux *Ezour-Védam* publié en 1778, l'année même où mourait Voltaire son parrain, trouva plus de lecteurs. Dix ans plus tard, une traduction venue de l'Inde, et plus authentique, encore qu'assez vague, était éditée à Paris : le

Bagavadam, ou doctrine divine, traduit du tamoul par Maridas Poullé¹.

Mais le temps était déjà passé des documents incertains, falsifiés ou forgés : le sanscrit était conquis à la science. L'Anglais Charles Wilkins, passé aux Indes pour y trafiquer, s'était laissé prendre, comme jadis le Florentin Filippo Sassetti, aux attraits énigmatiques de la langue "harmonieuse et savante" qui passait pour receler les arcanes de la sagesse brahmanique. Soutenu par la bienveillance éclairée de Warren Hastings, secondé par le prestige encore récent du nom britannique, il trouva aisément des maîtres pour l'instruire. En 1783, la traduction de la *Bhagavad-Gîtâ*, publiée à Londres avec une lettre préface de Warren Hastings, annonçait l'aube d'une grande lumière : la littérature sanscrite s'ouvrait aux recherches occidentales. A cette heure décisive, le sort fut propice. L'Inde offrait en prémices son plus beau chef-d'œuvre : jamais le génie brahmanique n'a revêtu des pensées plus sublimes d'une forme plus magnifique. L'Europe fut émerveillée. Dès 1787, un obscur homme de lettres, Parraud, de l'Académie des

1. Sylvain Lévi mentionne également, en marge, le *Code des lois des Gentoux*.

Arcades de Rome, faisait passer en français la traduction de Wilkins. Le *Hitopadeça* qui suivit était moins fait pour éblouir ou piquer l'imagination. Langlès en traduisit une partie qu'il inséra dans un recueil de "Fables et contes indiens" publié à Paris en 1790 "sous les auspices de la Liberté". Mais Wilkins avait trouvé déjà des émules pour relever la gloire littéraire de l'Inde. L'ancien adversaire d'Anquetil Duperron, William Jones, avait traduit à son tour, en poète et en érudit, le chef-d'œuvre du théâtre indien, *Çakuntalâ*. La cause de l'Inde était gagnée. La stance de Goethe, si souvent citée, exprime sans hyperbole l'enthousiasme et le ravissement d'une génération tout entière :

"Veux-tu les fleurs de la saison nouvelle, les fruits de l'arrière-saison,

Veux-tu le charme et la grâce, veux-tu le suc qui nourrit,

Veux-tu le ciel, la terre, veux-tu les comprendre en un seul nom ?

Sacountala, c'est toi que je nomme et par toi j'ai tout dit !"¹

1. "Will ich die Blumen des frühen, die Früchte des späteren Jahres,